

Ecriture de l'errance et de la mémoire dans  
*Le Nez sur la vitre*  
d'Abdelkader Djemai



**Abdelghani Remache**

Al Ain University of Science and Technology

United Arab Emirates

abdelgani.remache@aau.ac.ae

*Je ne sais pas où je vais,  
mais je sais d'où je viens.*  
Abdelkader Djemai

**Résumé:** Dans le cadre cet article nous tracerons les lignes de force qui ont marqué l'écriture de *Le nez sur la vitre*; un récit sur l'exil, l'errance et la mémoire d'Abdelkader Djemai. Nous allons également essayer de le saisir dans son intégralité, dans son mouvement intérieur, et mettre en évidence sa structure. Nous évoquerons aussi l'errance telle que l'auteur la décrit dans ce trajet parcouru entre deux époques; à savoir celle de la guerre d'Algérie et celle du temps présent. Ce récit, qui inscrit l'œuvre de l'auteur dans le travail patient de la mémoire, peint l'exilé comme n'étant rien d'autre que mémoire et images.

**Mots-clés:** errance, exil, mémoire, immigration, intégration, France, Algérie

**جمعي كتابة التيه والذاكرة في «الأنف على الزجاج» لعبد القادر**

**الملخص:** سوف نحاول في هذه المقالة تتبع خطوط القوة التي اتسمت بها كتابة الأنف على الزجاج وهي رواية حول المنفى، التجوال و الذاكرة لعبد القادر جمعي. كما سنحاول أيضا فهمها في مجملها، في حركتها الداخلية، وتسلط الضوء على بنيتها. سوف نناقش أيضا التجوال كما يصفه المؤلف كونه سفرية بين مرحلتين: حرب الجزائر والوقت الحاضر. إن هذه الرواية التي تدمج أعمال الكاتب في سعيه الدؤوب لكتابة الذاكرة والمنفى تمثل المنفى على أنه لا شيء سوى ذاكرة و صور.

**الكلمات المفتاحية:** التجوال - المنفى - الذاكرة - الهجرة - الإدماج - فرنسا - الجزائر.

**Writing of wandering and memory in Abdelkader Djemai's novel *The nose on the glass***

**Abstract:** In this article, we will attempt to draw the lines of strength that marked the writing of *Le nez sur la vitre*, a narrative of exile, wandering, and memory by the Algerian author Abdelkader Djemai. We will also attempt to seize it in its entirety, in its inner movement, and highlight its structure. Wandering is described in the distance traveled between two epochs; that of the Algerian war and that of the present. We will illustrate the portrait of the father and his environment that leads to the unveiling of the object of concern of the protagonist, followed by an analysis of the reminiscences

that clarify the relationship of the father and his son, and finally, a denouement at the end of which father and son seem to reconcile.

**Keywords:** wandering, exile, memory, immigration, integration, France, Algeria

## Introduction

Un émigré algérien de 58 ans quitte Avignon, une ville du midi, en France, où il vit depuis quelques décennies, pour aller chercher à Nancy, une ville du nord, son fils aîné qui ne répondait plus à ses lettres. C'est durant le trajet en autocar - un Setra Kässbohrer 215 HD - (A. Djemai, 15) que se déroule le récit. Aux choses vues par le vieil homme au détour d'une autoroute se mêle le souvenir d'un voyage en autocar - un antique Saviem S 45 cette fois - qu'il a fait, enfant, avec son propre père, en Algérie. Commence alors l'évocation de ce que fut sa vie depuis. Dans cet article, nous aurons à nous montrer comment le personnage de ce roman vit dans des espaces doublement cloisonnés : entre le passé et le présent, l'Algérie et la France, dans des espaces prêtant à des interprétations polyvalentes. Il entreprend deux voyages dans deux pays, dans deux autocars qui s'entrecroisent dans une alternance cohérente -passé et présent- où l'auteur évoque des événements et des paysages de l'ici et de là-bas. Ces deux autocars qui se dédoublent sont pour ainsi dire deux boîtes de mémoire. L'une, la France d'aujourd'hui où il est question de l'exil du vieil homme, son parcours d'émigré à la vie modeste à laquelle se mêle l'histoire de ce fils rebelle avec lequel il n'a jamais su communiquer. L'autre, l'Algérie des années cinquante, au temps de la guerre et des barbelés.

## L'entrée en exil : Découverte du Néant et de l'Autre

Le Nez sur la vitre évoque l'effort entrepris par cet enfant d'immigré de se construire une identité dans un pays qui est la France, sa relation conflictuelle avec son père vieillissant ainsi que le rapport de celui-ci au pays natal, l'Algérie. Il nous met bien au cœur de ce hiatus vie présente/vie passée, l'ici et l'Ailleurs, le moi et l'Autre, soi et soi-même, la lumière et l'ombre. Ce livre de 80 pages est donc un roman sur l'exil. Ce thème, cher aux écrivains Algériens de langue française, est abordé de façon répétitive ainsi que le souligne Jacqueline Arnaud,

*“L'exil chez les écrivains maghrébins est un thème répétitif, lié à l'existence de l'émigration; il s'est nourri d'une réflexion sur la brisure d'identité, qui peut conduire à l'errance physique et mentale d'êtres déracinés”.* (J. Arnaud, 1986 : 55).

Dans *Le Nez sur la vitre*, le personnage voyage dans le présent, mais dès qu'il regarde par la fenêtre, c'est sa vie qu'il voit défiler devant ses yeux. Ce n'est pas dans l'intention du romancier de restituer toute la vie passée de son personnage, loin de là, mais, simplement, recomposer des images.... Pour le père, la conscience de soi, de sa condition d'exilé, est accentuée par le silence dans le car, par ce terrible manque de communication avec les autres passagers. « *Au bout de la route, il retrouvera, derrière la vitre de l'autocar, cette part de lui-même faite d'ombre et de silences* » - est-il écrit sur la quatrième de couverture. Il se retrouve tout à coup sous l'emprise d'un autre langage. Son moi est violemment confronté à lui-même, sa prise de conscience, elle, est d'autant plus choquante que soudaine. Sa présence face à l'Autre, et son langage, voire son seul moyen de communication, consistent dans le simple regard. D'ailleurs, les lettres que sa fille a écrites pour lui ont été son seul moyen de communiquer avec son fils, « *celui qui l'avait fait vieillir d'un coup* » (A. Djemai, 2004 : 30) et qui ne parlait pas la langue de ses ancêtres.

*Le Nez sur la vitre* accorde une très grande importance à l'exilé souffrant loin de sa terre, et à la possibilité de retour ainsi qu'aux tentatives échouées de l'intégration. Dans le texte, il convient de noter également que l'auteur inscrit son personnage dans un décor qui traduit sans le dire une des problématiques majeures liée à l'immigration ; le racisme. Un racisme non déclaré de la part des voyageurs envers le vieil homme qui en est certainement conscient puisque, dès le début du récit, il nous révèle la couleur de sa peau : « *Seuls [...] ses mains longues et brunes pouvaient parler.* » (A. Djemai, 2004 : 26). Dans une interview accordée au journal *La Tribune*, Abdelkader Djemai signale que ses personnages

« *[...] ont chacun une mémoire, des souvenirs heureux ou malheureux, ils ne savent ni lire ni écrire, ils ne parlent pas beaucoup, mais cela ne signifie pas qu'ils n'ont rien à dire, à nous dire.* ».

Il est vrai qu'aucun contact n'est établi avec le protagoniste tout le long du trajet, aucun regard, aucun signe d'intérêt n'est démontré. Ce qui le pousse à se recroqueviller sur lui-même, à faire appel aux personnages ancestraux, à leurs voix, à leurs odeurs.

Vivant dans son imaginaire peuplé des seuls souvenirs du pays natal et de l'enfance, le personnage atténue le racisme sournois. Par le biais de son texte donc, l'auteur nous suggère la présence dans le car d'un racisme non-dit, ou du moins 'silencieux' et le dénonce. Le vieil homme a honte de parler avec ses compagnons de voyage qui sont tous des français parce qu'il « *ne maîtrisait pas bien leur langue.* » (A. Djemai, 2004 : 26).

Dès le début du récit, on apprend qu'il est embarrassé du fait qu'il parle peu ou point le français chose qui accentue chez lui le sentiment d'aliénation. Il s'enferme dans le silence à cause de la honte d'être analphabète. Un sentiment qu'il a aussi ressenti

devant la principale du collège où étudiait jadis son fils. « *Il se souvenait que devant elle il avait baissé la tête, qu'il aurait voulu se cacher sous terre et que seulement un mot ou deux avaient réussi à franchir le seuil de sa bouche.* » (A. Djemai, 2004 : 25).

Par cette lacune linguistique le lecteur comprend que la relation du personnage avec l'espace qu'il a investi pendant des décennies n'est pas entièrement établie. Le personnage porte le même regard muet sur ce qui l'entoure. Une chance, la seule d'ailleurs, se présente pour qu'il cesse d'être l'ombre de lui-même dans le car - celle de signaler l'oubli d'embarquer le vieux couple - et il la rate.

Dans cette lumière d'été, et « *sous le soleil chauffé à blanc* » (A. Djemai, 2004 : 50), il songe à ce fils à qui il n'arrivait plus à parler depuis qu'il s'était mis à faire des siennes. Exclu du collège parce qu'il se comportait mal et ne travaillait pas en classe, il « *avait tourné en rond et fini par faire des bêtises qui l'avaient amené par deux fois devant les tribunaux* » (A. Djemai, 2004 :70).

Une fuite en avant pour échapper au mal être, lui qui était né « *au bord du fleuve dans une ville qu'il aimait ; une ville qui, après le ciel gris et le mistral, s'ouvrait, l'été, à la foule, au théâtre, à la vie* » (A. Djemai, 2004 : 68), lui qui se sentait « *irréremédiablement, définitivement d'ici* » (A. Djemai, 2004 : 68). Il est profondément enraciné dans l'espace français et ne s'imagine pas la possibilité de vivre dans le pays du père, « *où il s'était rendu en tout et pour tout deux fois* » (A. Djemai, 2004 : 67).

Il réalise que sa famille ne suit pas le mouvement social dans lequel lui-même est entraîné. Même si elle possède les objets de l'Occident, la façon de penser correspond en tout point à l'image traditionnelle du pays d'origine. Pour le fils, il s'agit donc de trouver des repères stables afin de se créer une vie meilleure, et cela ne se réalisera pas sans une rupture réelle avec le passé de sa famille, ses traditions. Car, sans cela, il restera à la merci du père et de son idée du retour. Et c'est dans la société française qu'il va à la recherche de cet autre fil salvateur. D'où la rencontre avec l'infirmière. Pour le fils, donc, la mémoire du pays des parents est totalement fictive d'où son désir de bâtir un solide ancrage dans "l'Ici". On peut ainsi voir à travers ses projets dans son pays de naissance les signes concrets d'une véritable intégration.

Le fait de ne pas dévoiler d'emblée la mort du fils, la présence de la photo ont permis à l'auteur de générer une tension, tout au long du récit, et de susciter un horizon d'attente chez le lecteur, même si l'on devine l'issue tragique dès les premières lignes du roman. Car l'intrigue est pour l'auteur ailleurs. Il est au cœur de cette famille déchirée par le drame des malentendus, ponctuée de silence, de non-dits et du fossé des générations. Avant de quitter la maison pour aller à la gare prendre l'autocar, le vieux surprend sa femme « *en train de pleurer dans la cuisine* » (A. Djemai, 2004 : 16). À l'image de ces lettres que le père fait écrire et dont il ne recevra aucune réponse

mais qu'il retrouvera, à la fin du voyage et de sa quête dans le portefeuille de son fils.

C'était une remise en question des clichés susceptibles d'entourer la mort du fils, émigré statutairement, donc braqueur et petit délinquant tué dans une poursuite policière. La mort du fils au moment où il allait se lier d'amour à l'infirmière et se faire des racines donnait à mesurer l'ampleur du gâchis. L'on est en droit de se demander par ailleurs si la tentative avortée de ce fils d'émigré de sortir de son boubier, de se mélanger, soit l'échec d'intégration qui a été le sien, n'est pas une espèce de malédiction.

Finalement, le père est bien le seul à conserver l'image de la terre natale. Le fils n'avait aucun désir non plus d'adopter les traditions et mœurs ancestrales qui lui étaient tout à fait étrangères, « *Il savait qu'il n'épouserait pas sa cousine, ni aucune fille de là-bas, qu'il ne vivrait ni au douar ni dans la grande ville* » (A. Djemai, 2004 : 68).

*Fiancé avec la fille d'un Charentais, il s'apprête à vivre une vie différente à celle de son père. En fait, depuis que « une sorte de muraille s'était dressée entre eux »* (A. Djemai, 2004 : 68), leurs rapports ont été parsemés de silences et de non-dits jusqu'à ce jour de la rupture, ce jour où il « *ne répondait plus à ses lettres* » (A. Djemai, 2004 : 11). *La communication avait manqué au père qui*

*« n'avait pas eu besoin de mots, de phrases avec son père, c'était comme ça, ça avait toujours été comme ça, ils se comprenaient malgré le dénuement et la solitude du douar. Il avait cru que les choses allaient d'elles-mêmes, que ce serait pareil avec son petit, que cela se ferait naturellement. Puis le temps avait passé et il s'était brutalement aperçu qu'une distance les avait, sans qu'ils le veuillent, peu à peu séparés, éloignés l'un de l'autre. C'était comme si son fils se tenait derrière une vitre épaisse, qu'il pouvait seulement le voir, le sentir bouger [...]. Une vitre froide et impitoyable sur laquelle il avait collé son nez et qui l'empêchait de lui dire quelques mots, de le toucher, de le serrer dans ses bras »* (A. Djemai, 2004 : 23-24).

La transmission de la mémoire du pays natal ne se fait pas entre le père et le fils. *Le silence du fils devant le silence de la langue du père accrochée à la mémoire et au mythe du retour est un silence lié à la peur de blesser. C'est un silence des générations ; le fils ne veut pas entendre les souvenirs du père, ni de l'histoire de l'Algérie, ni de la guerre. « Il était presque sans attaches, sans liens avec les siens pour qui il n'était peut-être plus qu'un fantôme oublié et oublié »* (A. Djemai, 2004 : 68). *Il meurt peut être aussi à cause de ce refus.*

Le drame du père est de ne pas comprendre que son fils lui échappait. Analphabète, fragilisé par une dure vie de labeur, il a de plus en plus de mal à jouer son rôle de patriarche, à faire valoir son autorité. Ce fils, "absent" est cependant si présent à

travers chacun des mots du narrateur. Ce fils né sur cette rive loin du douar de son père et de ses ancêtres, est enraciné dans cette ville du midi, où il fait connaissance d'une fille « *pour laquelle il aurait tout sacrifié* » (A. Djemai, 2004 : 70). A cause de son amour pour elle, « *il irait jusqu'au bout de lui même et de ses espérances* » (A. Djemai, 2004 : 70). En ce sens, la fille ne symbolise-t-elle pas la France ? Son pays, son identité ? Il est, du reste, significatif de souligner ici que cet autre (la fille ou la France) à peine approché que déjà il ne peut plus être qu'inaccessible.

Le roman, quasiment, est écrit du point de vue du Père, basculant entre passé et présent du voyage. Le narrateur ne se mêle que pour raconter des bribes que le père ignore. Il est important de noter le contraste entre la réalité physique du voyage dans le car et la réalité mentale de cette partie de la vie du père passée en Algérie, souvenir dont est privé le fils qui meurt peut-être aussi de ne pas avoir un fil de mémoire.

Abdelkader Djemai témoigne plus tard qu'il avait écrit d'abord et avant tout dans l'urgence, pour mettre sur papier les tourments causés par l'immigration et par l'exil et aussi d'une certaine manière devancer les faiblesses de la mémoire. Ainsi la vitre ne reflète pas au personnage son image, mais lui permet de voir ce qui est plus loin dans le temps. Le silence interne, la lumière du dehors le projettent dans le monde de son enfance, dans son passé. La mémoire est de ce fait ressuscitée.

Pour Abdelkader Djemai, reconstruire la mémoire depuis le passé et l'enfance est un combat contre l'oubli. Une arme qu'il met aux mains du Père pour faire face au néant et au silence et pour échapper à l'autorité de l'Autre. C'est une partie de la lutte de l'auteur contre l'oubli, contre le mal de l'exil, reconstruire une identité en rassemblant les bouts d'une vie éparpillés de part et d'autre de la Méditerranée.

### **Traduire la mémoire : lutter contre l'oubli**

Ce récit sur la mémoire d'emblée nous conduit dans les contrées de la marginalité, pas selon le communément admis ni le mouvement général. Il bascule entre ce présent douloureux où le vieil homme entame un voyage à la recherche de son fils perdu, et un passé lointain habité par les souvenirs du père, de l'enfance et de la guerre dans l'Algérie des années cinquante. C'est là au fond une histoire "silencieuse" que la force des images, néanmoins, les souvenirs, les croisements des paysages d'ici et de là-bas innervent de toutes parts et remplissent de voix. Une histoire où l'on doit prendre son temps, pour mieux savourer le défilement de ces images, aussi simples et éthérées soient-elles. Pour l'auteur, visiblement, se pose le problème de savoir et de pouvoir "écrire l'essentiel", sans esprit de polémique, simplement pour mémoire. Animé qu'il est par cette volonté d'éviter tout pathos et d'inscrire sa parole dans une

dimension humaine tout en se défiant des particularismes, des archétypes sur l'exil déjà trop ressassés par ses prédécesseurs. Malgré les pointes d'humour et les menus détails des diversions de l'écriture, le lecteur est vite captivé, tenu sous le charme: il a le souffle coupé jusqu'au bout du récit. Lire et scrupuleusement, pour ainsi capter le temps, suivre chaque mouvement et chaque regard du narrateur, se transposer dans ce personnage dont on épouse nécessairement certaines des caractéristiques. Enfin, prendre conscience de la densité tant du personnage que du récit lui-même. Les regards font office de mots ainsi que de pensées. C'est de là que provient le caractère tragique des images, de la lumière aveuglante et des réverbérations de toutes sortes qui rappellent les paysages de l'enfance heureuse. Ce sont autant d'effets et d'annonces qui jalonnent le récit et le conduisent à sa fin et le personnage au deuil ; des éléments qui renforcent la cohérence du texte, esquissant sans cesse des liens entre les lieux, les périodes, et les générations... Au travers de ces liens narratifs, le romancier en effet nous livre ses propres impressions sur la séparation et la souffrance illimitée qu'elle occasionne : « *Il n'aimait pas se plaindre, mais une sorte de fatalité injuste et cruelle avait brouillé ses nuits et le restant de son existence* » (A. Djemai, 2004 : 24). Le voyage incertain vers l'avenir est pondéré par le voyage vers le passé, le seul qui puisse répandre un sens positif et rassurer en profondeur :

« *Il ressemblait à un fildefériste qui avançait, sans balancier ni filet, le pied enfoncé dans le vide. Il était presque sans attaches, sans liens avec les siens pour qui il n'était peut être plus qu'un fantôme oublié et oublié* » (A. Djemai, 2004 : 67-68).

De là, donc, en passant par l'omniprésence des sensations, l'idée d'un hommage à l'enfance, mais aussi la nostalgie d'un passé et d'une époque révolus.

Il est significatif que l'intrigue de ce roman se tisse essentiellement selon les paramètres de ce regard qui perce la dureté du présent pour nous emmener de temps à autre dans le passé. Ce regard projeté vers le dehors permet à l'auteur de rendre compte de son enfance algérienne, notamment par l'entremise du thème de la guerre, de ses humiliations quotidiennes, fort présent dans la narration. « *Je voulais rendre, traduire cette enfance qui était la mienne, et mes sentiments d'adulte dans une histoire violente* » (A. Djemai, 2011 : 133 ).

A travers ce récit, Abdelkader Djemai dessine habilement les contours de la vie du vieil émigré dont on ne connaîtra même pas le nom et offre une vision du monde de cet exilé. La condition, terrible, de celui-ci cadre avec deux morts, du père et du fils. Celle du fils, il va sans dire, étant plus tragique que celle du père, lors même qu'avec la jeunesse de l'enfant prend fin l'espoir et survit la désillusion. Il s'agit là d'un voyage en deux dimensions. Voyage, hier, avec son père, puis aujourd'hui quand par le mutisme des voyageurs il est transporté au pays de l'enfance et prend ainsi conscience de la

distance qui les sépare. Le mutisme des passagers dans le car reflète en réalité le drame d'un homme sévèrement déchiré:

« (...) pour se sentir moins seul, il avait instinctivement besoin d'accrocher son regard à quelque chose, à quelqu'un, à certaines des personnes qui allaient faire une longue route avec lui. Il était enfermé avec elles dans une sorte de voyage intime où le silence prendrait beaucoup de place, surtout pour lui, car il ne maîtrisait pas bien leur langue » (A. Djemai, 2004 : 25-26).

En ce sens, *Le nez sur la vitre* se veut aussi un roman de la douleur dans la résignation et le silence. L'auteur l'a indiqué dans l'une de ses interviews: « Je prendrai l'image de deux personnes qui marchent dans la rue et qui ne se parlent pas, qui sont unis dans le silence » (A. Djemai, 2011 : 133). Mais ce silence pourrait aussi bien être chargé de joie aussi. Le vieil homme est un personnage quasi mutique, guère habitué par son vécu à exprimer ses sentiments et à s'épancher sur son sort: « Toute sa vie, il se souviendra que son père avait tremblé en tendant sa carte d'identité sortie avec fébrilité du fond de son burnous » (A. Djemai, 2004 : 31).

Même s'il est seulement évoqué par quelques touches ici et là, le contexte de la souffrance de la population algérienne pendant la guerre est omniprésent dans le texte. Le lecteur comprend que l'auteur veut lui rapporter ce qu'il a pu ressentir quand il était petit enfant par le biais du personnage qui subit « *le temps de la guerre, du barbelé, de la faim et de l'errance.* » (A. Djemai, 2004 : 27). L'auteur invite donc le lecteur à coller le nez à la vitre des pages et à réfléchir sur ce qui s'est passé dans l'Algérie française et à participer à la construction d'un lieu pour la mémoire. Il est d'ailleurs bien connu que la manière de lutter contre sous la contrainte des événements des années 90, Abdelkader Djemai s'installe en France. Il part malgré lui en quête de nouveaux espaces ethniques et culturels dans lesquels il pourrait se construire/re-construire une identité nouvelle. D'où le thème de l'errance, de la mémoire et de la guerre dans *Le Nez sur la vitre*. « Toute œuvre, écrit G. Durand, est démiurgique : elle crée, par des mots et des phrases, une 'terre nouvelle et un ciel nouveau' » (G. Durand, 1990 : 392).

Ce changement de perspective a permis par la même occasion d'introduire le lecteur à un type de narration plus ou moins nouveau dans la littérature algérienne de langue française, à savoir le récit. On peut considérer cela comme une réconciliation avec le « récit ancestral » puisé dans les traditions orales et écrites. En ce sens, *Le Nez sur la vitre* montre que ce genre littéraire est à même de produire des textes d'une qualité certaine au plan de l'écriture. D'autant plus que l'auteur a fondé son récit sur des expériences tirées de son vécu. La traversée de la France par le vieil homme parti à la recherche de son fils et du pays perdu, devient métaphore de la séparation.



En effet, l'auteur a lui-même connu une histoire également tourmentée: enfance sous la colonisation, les troubles politico-sociales de l'indépendance, la violence intégriste qui l'oblige à prendre le triste chemin de l'exil. Par le biais de l'écriture minimaliste, Abdelkader Djemai tente donc de se reconquérir un espace perdu. Dans ce sens, *Le Nez sur la vitre* peut être lu comme un texte en rupture avec les premiers textes les plus connus de l'auteur et marque de ce fait un tournant dans son écriture.

Le récit est simple et linéaire. Le choix est une caractéristique de la période dans laquelle s'inscrit ce roman et que la critique s'accorde à considérer comme marquée par le « retour au romanesque ». En effet, Abdelkader Djemai se détourne de l'écriture rocailleuse de son premier roman, *Saison de pierres* (1986) paru à Alger aux éditions ENAL, délaisse la violence du texte pour revenir avec ce récit à une écriture plus directement narrative, un récit doux et abrupt pour la satisfaction du lecteur qui découvre que le minimalisme est souvent bien utile pour faire passer le témoignage sur des sujets aussi poignants que la guerre, l'exil et la mémoire. Abdelkader Djemai y aborde notamment la question de l'émigration, de son instrumentalisation par la politique, les déchirures qu'elle induit dans le tissu social et chez l'individu, dans son rapport à l'Autre. Il a été question dans ce roman de la description d'une traversée solitaire en exil d'un homme déchiré entre deux pays, entre deux mémoires qui sont à l'origine de nombreux malentendus...

La narration s'opère par alternance, le « il » définit soit le père, soit le fils. L'**autocar**, qui est l'espace d'énonciation dans le roman, opère une médiation entre l'intérieur et l'extérieur, le passé et le présent. Comme l'autocar, le texte effectue sa traversée, « [...] *le Texte ne peut s'arrêter [...]; son mouvement constitutif est la traversée* », écrivait R. Barthes dans *Le Bruissement de la langue*. Le sujet de l'énonciation participe à la dramatisation de l'énonciation romanesque à travers un jeu qui met le moi face à l'autre et permet, à chaque fois, de générer le récit par la convocation de cet autre.

Il est intéressant de souligner que c'est à partir de cette traversée du pays adopté que les souvenirs, lourd fardeau de la mémoire, vont envahir l'esprit du protagoniste. Ce dernier va traverser l'espace et le temps par pensée et par la narration, vu qu'il est dans l'autocar. Par conséquent, cette immobilité sera prétexte et questionnement sur l'histoire de l'Algérie d'hier d'une part et sur les affres de l'errance de l'autre.

Au cours de cette traversée le vieil homme se remémore les souffrances subies durant la guerre d'Algérie, éclairant le lecteur sur ce conflit et l'invitant par la même occasion à lutter contre l'oubli. Cette clarification est importante dans le sens où elle casse le silence sur « *le temps de la guerre, du barbelé, de la faim et de l'errance* » (A. Djemai, 2004 : 27), pour qu'il n'y ait plus de malentendus sur l'Algérie de la guerre. Au delà de cette traversée féconde, l'auteur s'est construit sur ce qui fait sa force et

sa richesse: l'écriture qui est elle-même dénuement. Ce dénuement au bout duquel le père se réconcilie avec le fils défunt à la fin du roman lorsqu'il retrouve rangée dans son portefeuille la photo qu'il avait longtemps cherchée. Il le revit alors «*serré contre lui comme s'il voulait qu'il le protège contre le malheur.* » (A. Djemai, 2004 : 79).

## Conclusion

Dans ce récit, Abdelkader Djemai octroie une nouvelle dimension au thème qui lui tient à cœur et que, livre après livre, il affine: L'Algérie sous le joug de la colonisation et les émigrés algériens en France. À travers l'histoire émouvante du personnage de Le Nez sur la vitre, *l'auteur donne à voir et à sentir, suscite l'émotion et rapidement le lecteur est en empathie avec ce passager grave qui ne dit pas mot et ne porte aucun jugement sur cet ensemble qui l'entoure.*

Ce silence peut être interprété comme une incapacité du personnage de tenir un discours quelconque sur son milieu d'adoption, ni d'exprimer l'Altérité dont il est porteur. Il est intéressant de souligner que dans 'Le Nez sur la vitre', il y a plus d'âpreté que dans les précédents romans de l'auteur. Certes, il ne s'appesantit pas sur la tragédie de ce vieil homme courageux et digne qui n'a rien compris à l'éloignement de son fils, immigré de la deuxième génération, mais la réserve avec laquelle il la traite est de façon très poignante. Ce très court roman (78 pages), doux et abrupt tout à la fois, provoque chez le lecteur une résonance des plus persistantes.

L'histoire est simple et claire - ne s'accommodant que de l'essentiel ; c'est-à-dire privilégiant de petits détails prosaïquement ordinaires mais dont aucun n'est anodin. Elle est un voyage, une introspection, voire une re-visite de soi inhabituelle à travers les regards et les pensées, les lieux, les temps, les générations. On peut la considérer comme une tentative de l'auteur de se libérer de ces images du passé, du joug de la nostalgie ; cet enfermement intérieur, et d'accepter le fait que l'exil est interminable et le retour impossible. L'écriture de ce roman s'apparente au travail d'un peintre impressionniste, qui de son pinceau, retouche ici et là les formes, les couleurs; autant d'éléments qui renforcent la poétique narrative du texte. Au total, Abdelkader Djemai recompose les images d'autrefois, ranime les paysages, les réminiscences, dans un balancement équilibré et de ce fait re-présente admirablement la mémoire.

## Bibliographie

- Arnaud, J. 1986. « Exil, errance, voyage chez N. Farès, M. Khaïr-Eddine et A. Meddeb ». In : *Exil et Littérature*, ouvrage collectif présenté par Jacques Mounier. Equipe de Recherche sur le voyage. Université des Langues et des Lettres de Grenoble.
- Barthes, Roland. 1984. « De l'œuvre au texte », in *Essais critiques IV, Le Bruissement de la langue*,

Paris, éd. du Seuil, « Tel Quel », p. 71.

Djemai, A. 2004. *Le Nez sur la vitre*. Paris : Seuil.

Djemai, A. 2011. « Interview ». *La Tribune*, Alger, Jeudi 9 Juin.

Djemai, Abdelkader. In : *La Tribune*, Alger, Jeudi 9 Juin 2011.

Durand, G. 1990. « Les fondements de la création littéraire ». *Encyclopédia Universalis*, Enjeux, Tome 1, Paris.

Nora, P. (sous la direction de), *Les Lieux de mémoire*, Tome I, La République, Paris, Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires, 1984, Présentation, p. VII-XLII.